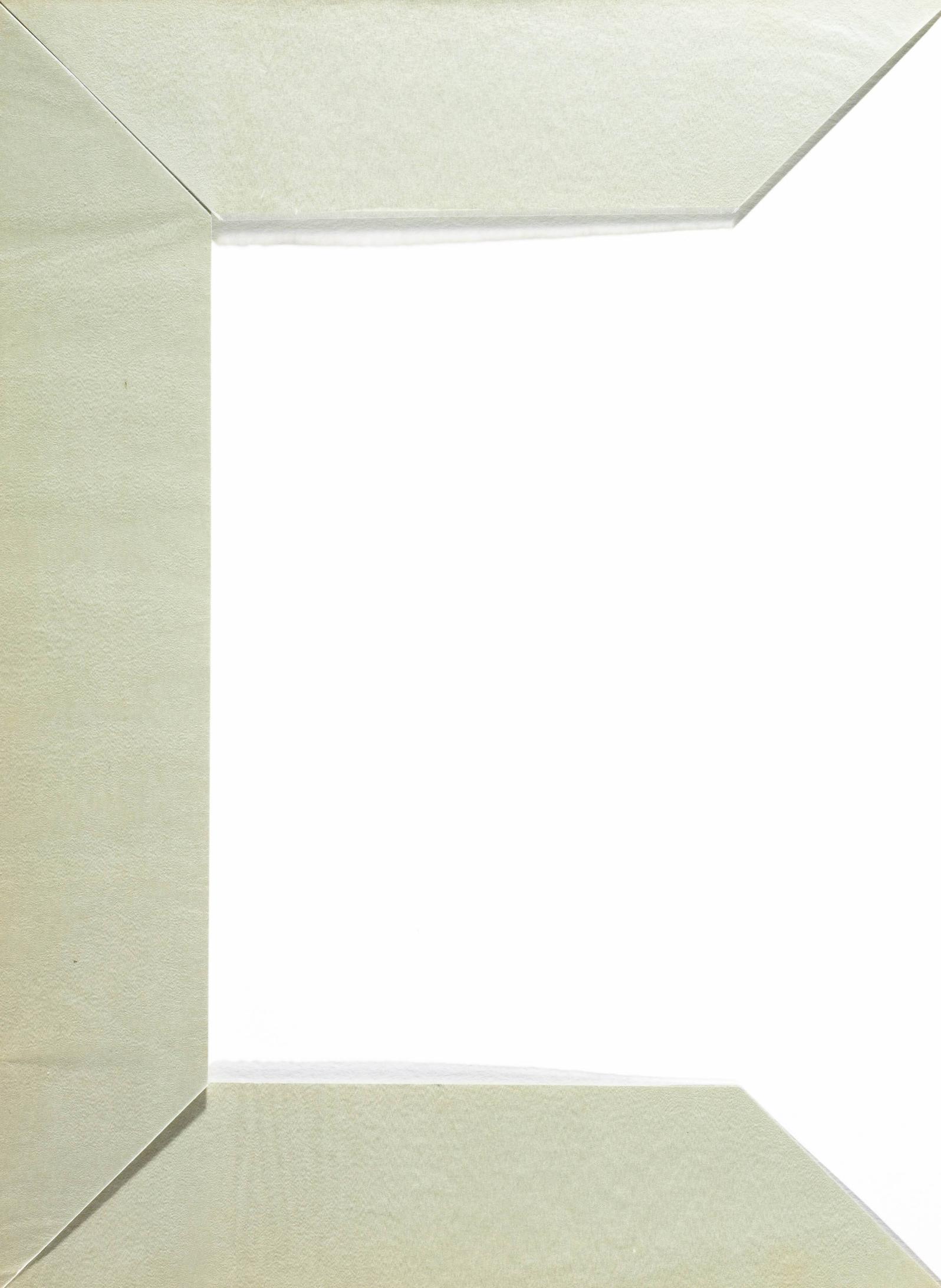


A BRAS LE CORPS

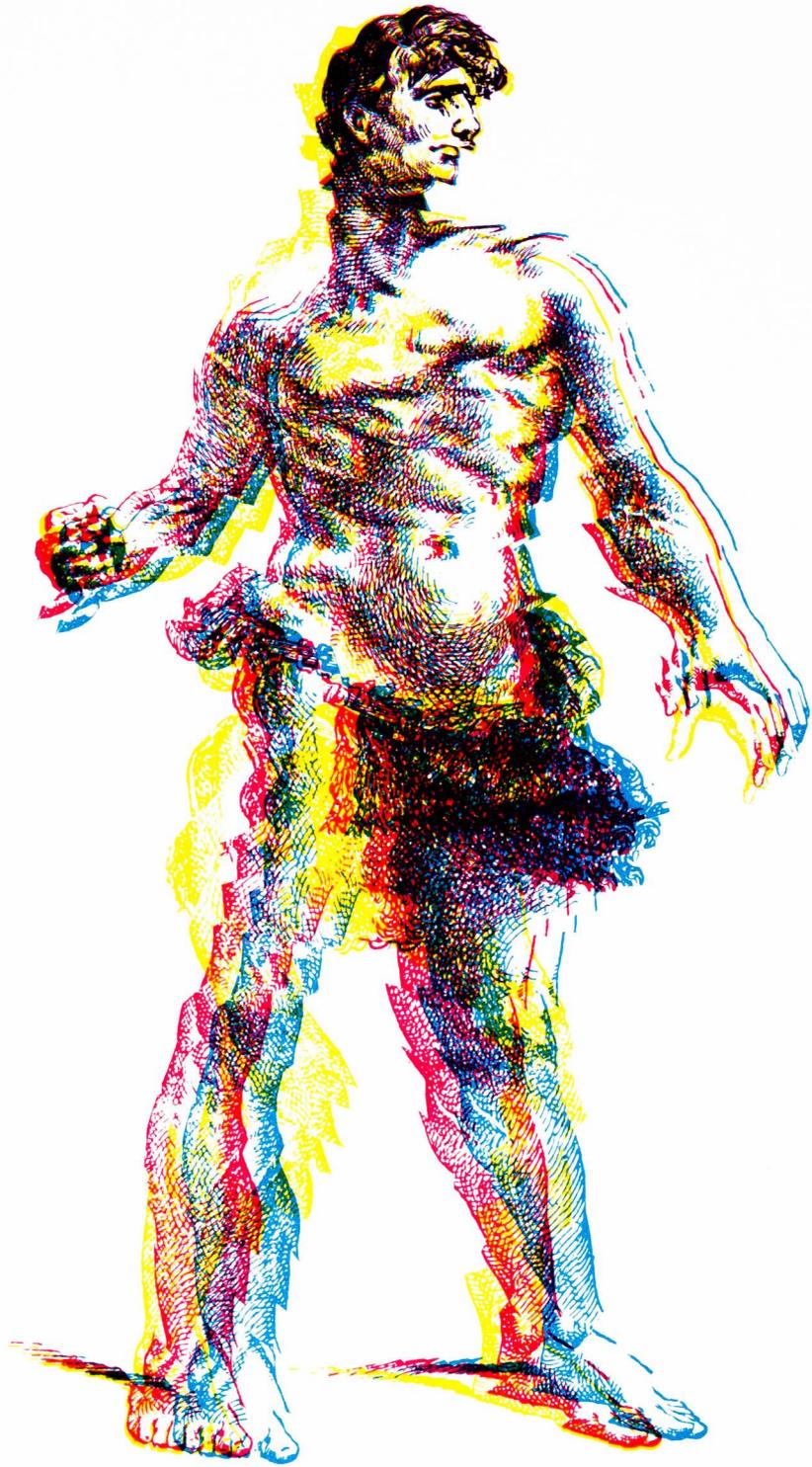
Textes d'André Balthazar
Cinétisations de Pol Bury



A BRAS LE CORPS

Textes d'André Balthazar
Cinétisations de Pol Bury

Daily-Bul



Une troisième fois je répète : « Bonjour esprit habillé d'un corps », et
donne ainsi la mesure d'une nouvelle confiance à qui vient d'entrer.

René Crevel.

La Chair

Ses tournesols rouges étalent des pétales rouges...

La chair gonfle des coquilles molles d'une chaleur qui respire. Sa lenteur la soulève, déroule des spirales aux angles très arrondis, orne des bords, des rives, qui ronflent, dore des ors en surface, fore des pores en surface, chatouille sa peau de poule de son électricité tendue, en couches.

Ses épices lèvent des salades...

Le cercle tourne fou au large de la ligne folle. L'horizon gonfle. La forme remplit ses formes dans les limites concertées d'une imagination digestive. Le squelette se pare de tendresses, fait le beau dans ses cotillons d'ouate mouillée, cache ses grimaces. Tendresses fermes. L'île dévore sa plage, ronge ses vagues... L'os étend ses conquêtes, mûrit la chair qui le sirote et qu'un peu de peau collée à l'air arrête. Les frontières voyagent, infranchissables dans leurs va-et-vient.

La chair nourrit la chair, derrière les grilles de son poulailler frissonnant; fleur succulente aux pétales qui macèrent dans la sueur qui germe...

Epaisse dans ses lignes de force, dans ses appétits fermes, ses vagabondages, ses largesses, ses faiblesses, ses ignorances, ses pénitences, ses impatiences. Dans la chair, ma chair. Enveloppée, concentrée.

Viande de classe, elle s'abandonne aux lois de la création, prête à perdre ses libertés pour mieux dessiner un sourire; assouplie au jeu du modelleur qui se modèle dans les grimaces des miroirs sans images; solide et molle, ferme et tendre, voyageuse parmi des ébauches qui s'effacent... Le crayon multiplie sa mine... Reflets de reflets... En route vers les plus beaux carnivals, elle s'arrête... soufflée... déjà surprise... dans la rigidité cadavérique.

La langue est chair sur la langue.

Le Sang

La lessive bat son plein. L'oxygène tourne, collé à la langue blanche de la baratte. Le cœur monte et descend, plongé entre deux eaux qui s'allument et s'éteignent. Ludion à perdre haleine. Le murmure qui s'étale au creux de l'estomac organise ses touffes. Le sang s'écoule; la marée s'équilibre.

Le sang travaille : un tam-tam rond mesure nos courages.

Le kaléidoscope éparpille ses miroirs qui éparpillent des reflets fermes... dans des savanes... étouffantes touffes... sous des plateformes qui palpitent... ainsi que de grands papillons sans mémoire, ainsi que des feuilles ouvertes à quelque mousson de sous terre... La mousse est chaleureuse. Elle imprègne de sang la soif qui l'éclabousse, épanouit les profils trop sévères...

A la racine de la charnière, le sang cultive ses rives, dans le feu des gourmandises, des insubordinations, des senteurs, des frénésies, des

points suspendus... Suspendus à des colères qui lèvent comme des
appétits de crêpes...

J'entends grésiller de piquantes chaleurs. Des flots écoulent des
mirages... L'oiseau tresse ses plumes, et le vol prend des ailes...
soulève l'oiseau qui rame ses ivresses de barque... Une poussière
mouille d'allégresse... Un ange brûle sa queue d'ange...

Droit comme un i élargi à l'air pur, indifférent aux découvertes de l'air,
j'écoute ces images, inquiet et passionné de ma secrète palpitation, de
ces pépiements, de ces musiques. Et ma baguette de chef d'orchestre
sourd aime la valse qui bourdonne...

Sang bleu, sang rouge, étendard pour l'échafaud.

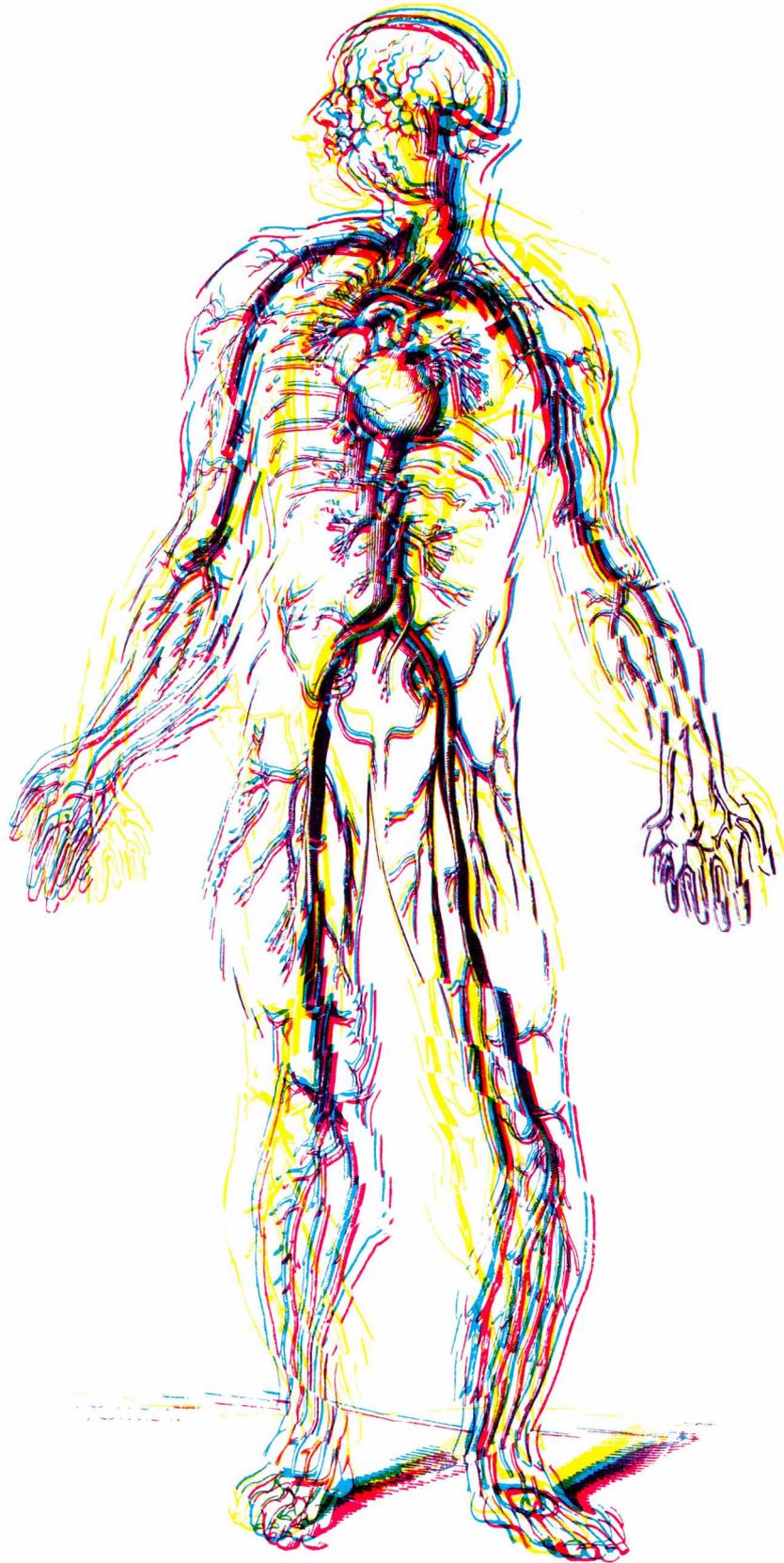
Pluie de l'intérieur. Averse.

Le terreau chauffe; la graine force ses équations, ses vieillesse su-
perposées, ses moisissures à chaque souffle rafraîchies. La graine
alimente l'arbre qu'elle sera, à l'ombre duquel déjà elle boit le sang

de ma croissance...

Le sang circule intelligemment. Il alimente mon quotidien. Mon. Qui n'appartient qu'à lui.

Et cet air insignifiant, vide, fait des volumes de sang rouge, tendu vers le bleu et l'aubergine. La dent de pierre participe à l'immense conversation de la chair qui fabrique. Le poumon a des muscles avertis et j'avertis mes racines de la solidité de l'air.



Le Ventre

Le ventre est moins mystérieux qu'il n'y paraît, et il n'est point de grand secret au fond de sa marmite. C'est le nombril et son insignifiance de crotte d'oiseau rare qui ponctue les interrogations, bouscule les points suspendus.

Satin, vélin, tissus plats, algues sèches... Et pourtant la force tendue qu'il enferme est violente, impassiblement violente, soutenue par l'élastique de la peau, solide en souplesse...

Poser l'oreille sur le ventre, plaine à peine déserte, malgré l'oasis qui l'oublie, ombrée souvent, soutenue sur le flanc, parallèle à la ligne de la terre qui se couche et s'endort, infiniment douce... Poisson volant au ras du sol... Violon pâle... Raisin très gonflé sur son suc qui fermente, à blanc... Caramel de paupières... Orgue respiré... Cela circule au rythme que cela impose, vieil habitué au courant de son alphabet.

Le ventre a la sagesse gonflée d'une grande machine qui ronfle : sous

chaque centimètre de ventre ondulent des centimètres haletants, fougueux, excessifs, assoiffés, qui fabriquent la chair elle-même devenue ventre (encore). Industrie muette et patiente. Chambre à air très comprimé qui remplit l'enveloppe, façonne son hémisphère qui s'étale. La dune est solide dans son brouillard chaud.

L'os lui-même, pour approcher cet aquarium palpitant, ramollit ses cartilages, flotte entre deux mondes, assouplit ses échasses...

Douceur arrondie de la plage. La caresse s'étale en peau, gonfle ses ballons, ses plaines, ses ciels, ses oiseaux d'eau. Au long de la ceinture, enroule des serpents détendus qui serrent la taille.

L'étincelle, étourdie, est divisée à plat, au bout des doigts...

Le miroir n'oublie jamais le reflet du miroir. Mais dans le fond de la cuvette, le pot oublie sa plante, la plante oublie son pot. La racine - éparpillée - craint sa racine que tenaillent des croissances.

Le mur meule du maçon, la distance fait sourire le mètre d'arpenteur,

la mer coule sa vague très absorbante...

Un soleil éclate sur un buvard aveugle qui boit des larmes d'aveugle (peut-être sourd). Le bas du ventre éclate en un accent très circonflexe !

Avant tout triangle. Cerné de l'aine à la crête des côtes - ligne flottante sur la vague qui ronfle - , limon pâle au creux de l'estomac. La tête en bas, le triangle ne cherche pas sa base : il écoute sa genèse, et colle l'oreille sur la boursouffure crépue d'un sexe, et participe au dialogue des premiers silences. Avec le calme solide de toutes les bonnes consciences.

Au centre du triangle, un petit escargot fait la roue.

Cyclope étourdi (le nombril : mouche de la pomme), le ventre tut son manque d'expression.

A l'envers de la médaille, le dos a bon dos.

Le pénis multiplie sa solitude au rythme des marées montantes. La lune, semble-t-il, modifie son cours, élargit ses écailles...

Blotti dans l'ombre mais sensible à l'arc-en-ciel des lueurs, ancré au bouquet touffu et moite d'un carrefour sans routes, il couve des molleses de plante blanche sans verdure - jamais fanée malgré les abandons -, habile à rêver de terre ou d'air.

Il a la tête près du bonnet et son apparente paresse de babine bonasse oblige à la méfiance : un courant d'air récolte sa tempête.

L'iris qui l'imagine (l'œil n'a pas peur des mots), voyageur arrondi dans l'éclair du soleil et de la nuit, élargit notre vue, approfondit le champ et donne à ses débordements solides la tumultueuse frénésie des grandes invasions.

Mais le tuteur maîtrise ses rêves de trait d'union, et il m'arrive de le tutoyer.

Le Cœur

Que le cœur soit un muscle donne de l'appétit et de bonnes couleurs.

Palombe ensanglantée aux détresses qui s'ouvrent.

L'aile bat sur les plombs qui brûlent et germent en me faisant pâlir :
l'aube, à perdre haleine, griffe ses ongles sur des parchemins très
fragiles.

L'oiseau rond gonfle et maigrit, supporter de l'air qui avale ses plumes.
Je regarde ma main qui tremble comme une abeille...

Il emmitoufle son tourniquet vénéneux, étouffe son athlétique impéni-
tence sous des oreillers mous : jette dérisoirement son jeu sur table,

image simplifiée, à l'aise dans l'écartèlement de son pendule.

Démultiplication d'un visage ferme qui s'assoupit en reflets désuets :
et tu transgresses les règles de ton savoir-vivre en décalquant sur ta
sévère utilité de quoi nous distraire. La midinette écarlate tes joues
et tu t'abandonnes vite aux sourires du rire.

Tu vises d'un œil sûr la flèche de Zénon qui t'épingle - amoureux - à
l'écorce de l'arbre saignant.

Le bras gonfle sa peau arrondie sur la veine (dure) , tend son jarret de
chair désaltérée, aérée ; et, dans sa cage de fer qui s'étire en souplesse,
le sang bat, pieuvre aux langues chaudes.

La machine ronfle - de l'estomac de luxe -, se soumet à son rythme qui
bat à tous les infinis. La montagne palpite, presse sa pépite ; la souris
sent ses nerfs.

Monstre lointain, sphynx étourdi, le cœur a des attendrissements qui
vous font réfléchir.

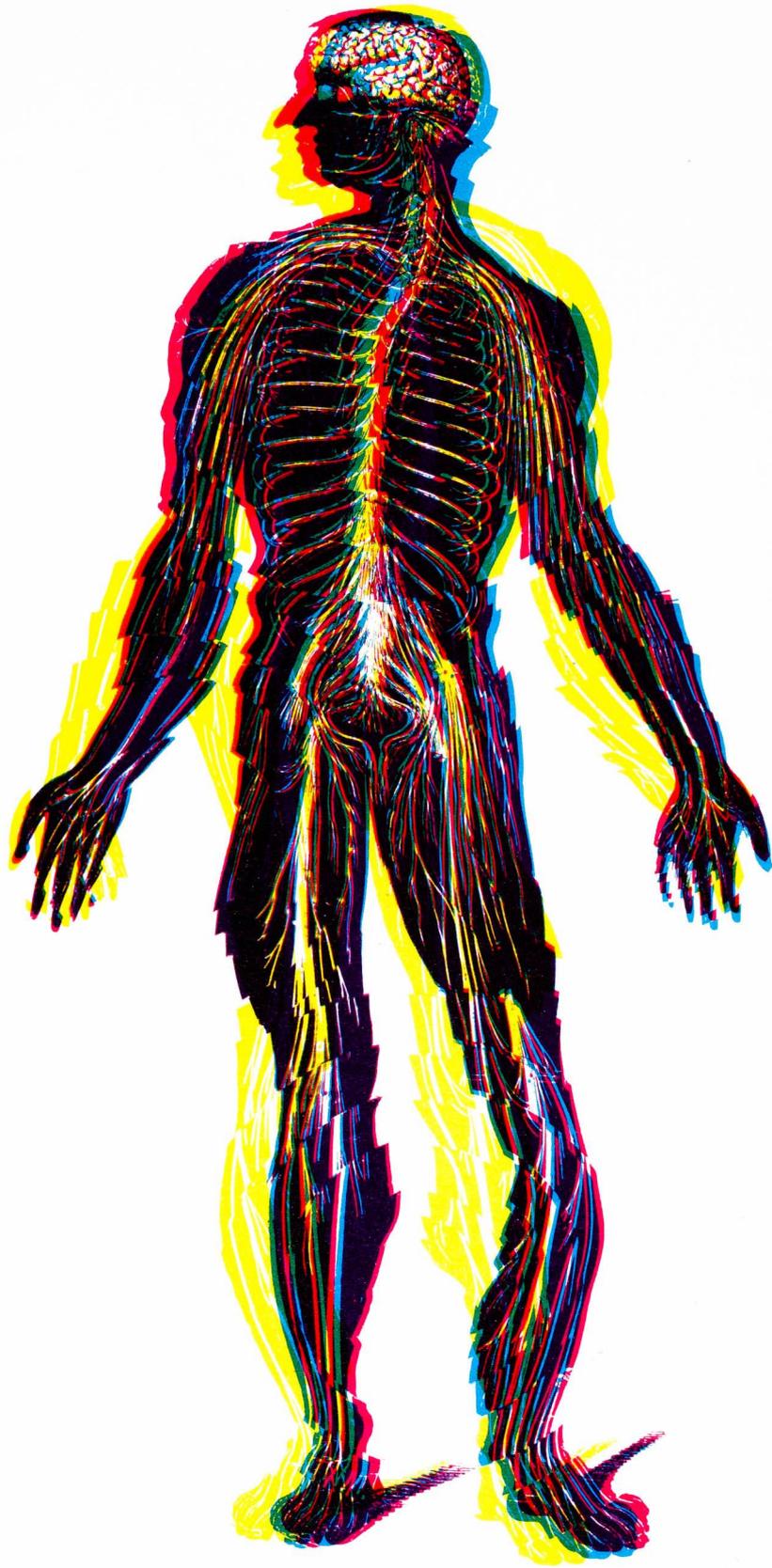
La Peau

Monde converti aux éléments complémentaires.

La peau n'est pas une couverture, façade d'ombre, protectrice voilée, pellicule consciencieuse, porte à porte avec l'air et toutes ses dimensions. La peau voyage, tourne autour du pot, lance ses bancs de poissons blancs, élargit ses bâillements, assouplit ses déchirures. Compresse sèche qui roussit mes bronchies. Terreau de paille surfine. La peau ronfle dans nos soleils, roucoule à plat dans des ondes qui l'évaporent. La peau aime le jour, bavarde à l'air. Roucoulement de gorge de pigeons rampants.

Fidèle aux sursauts de la chair, elle marie - les grandes alliances, mais oui ! - les millimètres divisés aux épaisseurs multipliées. Elle limite l'espace en limitant mon corps.

A la disposition de la main qui caresse, elle ne se soumet pas à la caresse, même si elle la provoque : indifférente, elle assiste au va-et-vient multiplié sans se prêter au dialogue. Et la main, allumée, ne



semble pas très bien savoir elle-même ce qu'elle fait, abusée par le sang chaud de sources lointaines.

La peau étale à l'air la chaleur du dedans.

Le cratère a des rides.

La peau caresse des appétits et dessine une enveloppe à portée de quatre mains ; elle rêve de partages et d'horizons collés ; cherche tout contre elle des dimensions de bouche qu'il faut pour s'embrasser.

La peau colle à sa soif. Epanche son miroir, culbute ses tendresses (le grand bal costumé !), remplit ses vides - à perdre haleine -, absorbe. Est absorbée. Le soleil craque. Le ciel a transpiré. Un tambour lent, gonflé, remplit mes deux poitrines qui retrouvent leur peau. Ombres essoufflées.

Douceur salée d'une nuit toute blanche.

L'horizontalité découvre des tiédeurs.

Echalote sur le dos, à la pelure plus fine que la pelure du doigt ; tendre

et blanche, mer calmée, sur le ventre (aspirée au nombril, nœud d'amour ; tournée en cocardes folles au bout des seins) ; transparente et prudente le long des veines qui palpitent, chantent et tremblent ; épanouie sur les fesses, ferme et métallique sur les cuisses ; rèche, pratique, mêlée à son avenir, dans le delta aplati de la main, forestière sous le bras...

...la peau bâille, lentement à l'aise, au niveau tiède de sa paresse, écoule sa pâte, à plat, récapitule en herbes folles, sable fin, mousse blonde, courbes dépliées, arabesques sauvages, un alphabet très gourmand.

Il faut aussi parler de la peau des lèvres, la peau très fine, très riche et très sucrée des lèvres. Peau argentée sous la salive sèche, offerte en cible aux premiers rêves; avant-goûts dans l'arrière-gorge.

La poussière fait luire son asphalte tendre qui tend son fruit en museau frais. Le baiser éclate en pellicule qui s'offre à la soif - image tremblante au bord du puits.

Le sel brille sur tes dents, épines blanches sur une mer qui gonfle. Ta sécheresse savonneuse aiguisse ma bouche délibérante, qui délibère.

A fleur de peau, la peau...

La peau veille et vieillit ; elle prend de l'âge, découvre ses grains cassants.

Je la sens qui m'enveloppe et qui me rétrécit, enfermant dans son ombre des plaines, des horizons, des espaces multipliés, mes miroirs. Là où autrefois elle s'étalait en caresses dorées, elle se colle en écailles qui grattent. S'écaille en épluchures grinçantes, elle si souple ; luisante hier comme la fesse bleutée d'un alezan. A la bosse de la pommette, au caillou du genou, ma peau parchemine sa corne. A l'arête des basses côtes... Mes doigts emprisonnés frottent. L'air s'écrase ; le sang bat ses portes. La chaleur colle un peu.

J'entends des ruelles étroites, réduites au silence des campagnes mortes.

Les Poils

Ecume grise, de nid. Electricité poussiéreuse. Chatouille.

La branche perle sa rosée. Fumée.

Conquête coquette.

Une musique sans oreilles murmure sur des cordes dégourdies : gravité aigrette.

Des moustiques allongés sur des pattes, de profil. Décapités, de face.

La pointe du crayon embrume l'horizon. Sous de petites portes, un peu de vent tremble...

Un grillon gratte ses pattes.

Du rire à mettre en danse, en boucles clairsemées sur des soies qui s'étalent, blanches et fermes dans leurs tendresses en plaques.

Le terreau germe; la prairie fermente, fait son foin. Et je sens battre sous la peau le pouls de terres généreuses.

Humeur blanche de ces cavernes qui moulinent, à sec, leur vapeur

sombre : la racine est tendre, fondante dans son oxyde, germe de houblon roux, (et la salive croque).

Un chat passe... éclabousse les aisselles...

Poil. Petit poil. Vagabond. Tu multiplies mes profils en électrisant mes touffeurs, bleues dans la nuit qui tombe. Ta ponctuation ponctue mes impénitences. Tu habilles ma peau en en sortant, hérisson pattes en l'air, émettant sur plusieurs ondes, courbées.

Construire ton regard sur la pointe d'un cil. Petits paillassons, ils protègent des tendresses, équilibrent mon adresse, tirent de l'œil une légèreté d'oxygène en pétales, de plume étrangère à son vol.

Le mot tient peu de place sur le bout de la langue qu'il égratigne. Singulier pluriel.

Il n'y a rien à dire de la moustache.

Les Ongles

Encore vous parler des ongles..

Ils chantent au bout des doigts, mesurent le temps qui nous vieillit.
Vaguelettes dures.

Ils lissent, croquent, élargissent, ceinturent à la taille le bon temps
qui dépasse : un soleil pâle à chaque instant se lève... La lune a
rendez-vous...

Chargé de tendresses minérales, l'ongle touche les déluges passés,
remonte des courbes de vieille histoire, place ses médailles de corozo
taillé sur ses poitrines archaïques (une ligne bleue de poussière gras-
se le ramène au présent). La pierre s'aplatit et se reflète dans cet arc-
en-ciel enfantin.

Le doigt fermente, germe son schiste - étincelle un peu morte. Le
geste est ponctué.

L'ébonite frissonne.

L'outil travaille et se travaille, réfléchi sur son profil qui se multiplie dans l'ombre dégourdie d'une certaine aristocratie. Le solide termine des mollesses, retrouve sur le sable des lames enfermées.
Opale première.

Je les crie avec les dents.

Envolée, la main étale des doigts qui s'allongent et habillent l'air de légèretés habiles; près de la terre, les doigts se raccourcissent, endurent (veulent-ils) à manier la semelle et la motte.
L'ongle du pied conspire avec le sol : le calcaire chante, dans la bottine.

Les Os

Élément d'assemblage et de construction, reposoir de chair lasse, l'os fore à travers le temps une image angoissée, comme si sa solide résistance autorisait sa légende en le rendant sinistre.

Fossilisant son âge, il a l'éternité de la poussière et de la pierre, la pierre plate et luisante, écrasée dans sa tartine de terre glaise que d'autres pierres pressent. Vivante ruine d'un souvenir. Et le souvenir élargit son âge, étale sa durée : sa vie nous assassine, collée en mille images dangereuses. Et son éternité semble en dire davantage que le pourrissement des secondes. Ses empreintes signent notre silence. Les chairs ont depuis bien longtemps nourri bien des racines, mais nos grands coquillages aplatis dans leurs rêves continuent à ourler de grands pèlerinages. Des vagues océanes caressent leurs médailles. Et nos témoins d'hier inquiètent leurs yeux pâles.

Ivoire pressé, poli, façonné au dos d'ongle, huilé, lissé, allongé dans vos tiges, arrondi dans vos perles, on vous fait raconter la mort qu'ils mettent en noir. Le deuil amidonné.

Au-delà de l'arc-en-ciel, une spirale se ferme...



Oculistes aveugles, ils polissent, arrondissent leurs cartilages, élargissent leurs sphères tubéreuses, gonflent, soufflent, caressent, salivent leurs globes épanouis. Haltères athlétiquement façonnés.

La moelle s'étale, souple, respirée. Les angles durs sèchent et luisent, tendus sur la chair embrasée, ouverte et refermée, terreau soumis à toutes les germinations qui le tendent. Leurs poussières rassemblées, les os épuisent leurs croissances. Ils piétinent l'espace.

Un carrousel tiède, sans dimensions, tourne dans leur ombre blanche, fixé à leurs axes impassibles. Des étoiles voyagent dans la nuit rouge, du vent reste immobile, enfermé dans sa noix ; du soleil est de craie... Des îlots de tendresse battent en silence, des pompes chaudes pompent...

Le monde marche, ignoré de ses pieds.

Les os durcissent dans leur écrin mou, blanchissent dans leur gaine mouillée d'éponge en sang...

Le Squelette

Votre squelette porte ses ailes. Limé, frotté, gratté, caressé, suçoté, il traverse des vents immobiles, silencieusement, à l'ombre de sa chair rose qui gonfle des chaleurs... L'air enveloppe ses rêves...

Garni.

Le squelette est nu sous sa peau de verre. Il articule son filigrane dans une lumière d'iceberg palpitant.

Le cou est fin (élégance de gazelle figée dans son ombre chinoise), le thorax arrondi sur des transparences, l'os iliaque épanoui, réfléchi... Son silence chante en douce des paysages secs, décolorés, sans cré-

puscules, sans souffles, sans mirages.

Il supporte le pire, tuteur à perdre haleine, et maintient nos distances à distance : la boîte est à l'intérieur, tendue sur toutes les faiblesses, toutes les croissances folles, soumise à sa discipline librement partagée. Et il enferme sa discrétion derrière le masque de fermeté qu'il prête aux muscles : un craquement, à peine chuchoté, élargit notre mémoire, le réveille en nous.

Son image alors siffle et un peu de peur éternue.

Papillon souriant épinglé sur la page du dictionnaire, on le force malgré tout à vivre en lui prêtant des verticalités d'homme debout.

Le mannequin ouvre le bras, écarte le pied en souplesse, récapitule son alphabet desséché, invite à la danse qu'il connaît. Ses dents soudent les maxillaires qui se prennent à penser et, en y versant de notre rêverie, remplissent intelligemment les trous du regard. La grâce est réfléchie.

Ses articulations défuntes ne bousculent pas notre conscience : son crâne gonflé retrouve des caresses d'homme chauve.

Squelette, mon bon squelette, ma haridelle, tu te tiens droit dans mes courbatures, et ta sagesse de vieux spectre me reconforte. Ta solidité d'arbre maigre, ton indifférence de plâtre froid me donnent du courage. Tu sautes mon temps et me prolonges, consciencieusement. Tu n'attires pas la sympathie cependant, vieil oiseau déplumé ! Le salpêtre enfarine ta face de misère et tes grimaces en deuil ne font pas rire grand monde. Mais tu ne mérites pas les masques qu'ils te colent, la peur que tu leur donnes ; ils en veulent beaucoup trop à ton éternité.

Et pète sa moelle sèche dans le tourbillon du temps retrouvé !

Le Tibia

Tige solide, aiguë comme le bréchet d'un oiseau qui ne vole plus. Echasse lisse. La robuste fermeté du bon os pour la soupe embellit son image, fortifie sa moelle morte. Et ses reflets glissent sur des ombres...

Le tibia a beau profil, et il le sait : il aime les pavillons en deuil et les vitrines silencieuses.

Haute sur pattes, c'est une bonne canne aveugle qui connaît la mécanique des transports ; elle grésille sous son masque blanc de corne travaillée et s'étire courageusement sans pensée de bâillement. Elle accepte son cartilage comme tu acceptes une dent de lait ou de sagesse (ce murmure n'appartient pas à sa trompette).

Le tibia répond dans le bavardage de mes coquillages enfantins à la première image de mes derniers rêves : éclaboussement violent et salé. Son immobilité frémit au secours du mouvement vagabond. Et l'os

le plus épais, gros dans la culotte de la jambe, décalque son image (surprenant carambolage !) sur l'image de l'aventure, et mêle ainsi son profil aux profils de la mort et de la vie.
Dans le vent des caravelles rousses...

Tes lettres de noblesse m'autorisent à te tutoyer, sévère enfant qui m'oblige à grandir.
Tu me longes, et j'écoute trembler le rhumatisme de mes audaces.
J'ai presque peur de te caresser.

N'existe pour lui que la poussière organisée en volume net, qui attend la chaleur de la terre pour retrouver sa plage infiniment divisée.
Et il croise les bras sur sa belle aventure.

La Cuisse

La cuisse est suisse, lisse et nette comme une armure - sa chair est métal - chaude et dure dans ses tendresses. Caillou dix mille fois caressé par une main bien rose - rongeuse, érosive.

Montagne un peu morte qui s'immobilise ainsi qu'une nappe d'eau hérissée d'ondes frémissantes, bousculée dans ses arrière-pensées, ses ruissellements diffus.

La cuisse somnole dans des vapeurs de parallèles mures, de riche coquille amoureuse et tiédie dans ses rêves.

Dialogue toujours interrompu ; panorama toujours divisé.

La fesse est bête. Les fesses sont bêtes. Elles arrondissent leurs masques roses de cucurbitacées parfumées de violette... : le rire mouille mes dents qui les croquent.

Les Pieds

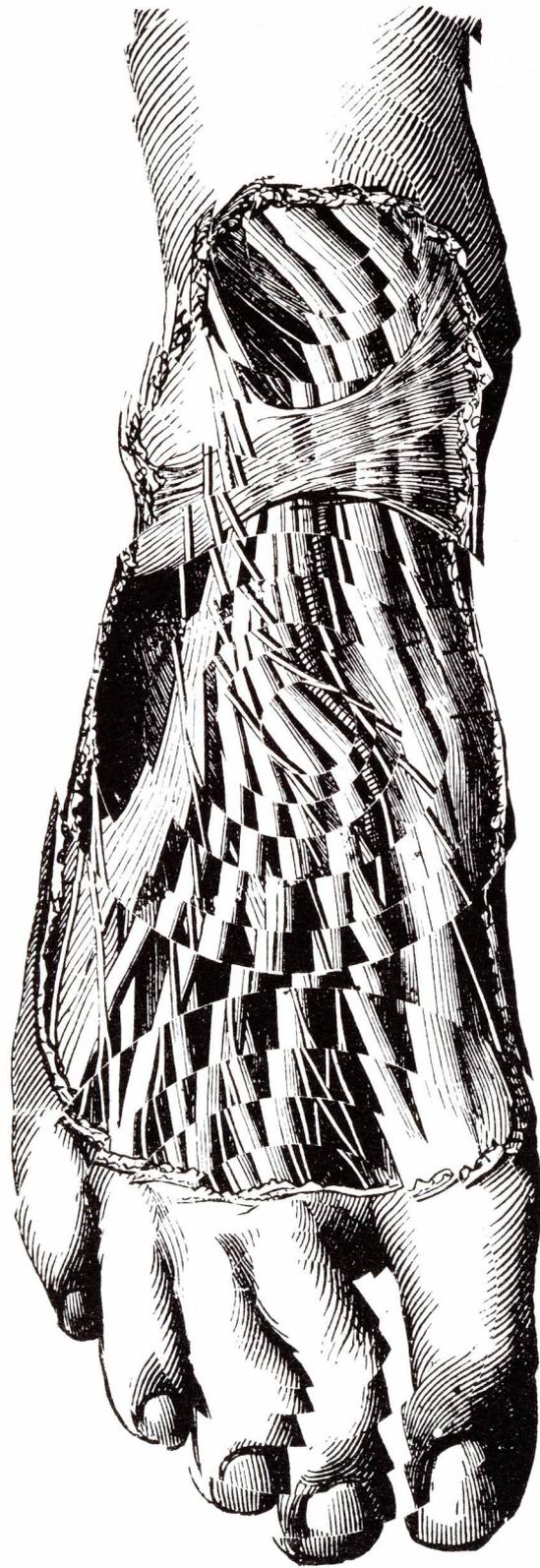
Je porte les pieds qui me portent : nous nous portons. Nous caressons nos échanges en nous oubliant l'un à l'autre.

Sur la pointe des pieds, ils grimpent en rampant au ras du sol.

Vignes durcies.

Et l'on se prolonge - le doigt multiplié par vingt - divisé entre l'arbre et l'échelle, entre la souche plate et la feuille ouverte, entre deux images qui veulent se répondre au carrefour des doigts.

L'arbre écrase mes racines qui se souviennent d'avoir été lianes, et leur souvenir gonfle leur appétit. Et mes lianes ont la mémoire paisible des plantes grasses qui se souviennent... Blanches et lourdes de sueur absorbée, tendres, elles me circulent.



Pieds (mes mains d'hier matin !) vous vivez dans l'ombre d'un monde sur les épaules, au niveau du soleil, et vous avez - pour mieux vivre - une façon de respirer qui ressemble au soupir discipliné du galet d'eau douce.

Au pied de la statue, le pied regarde la jambe, s'étale dans son télescope de premier rang, d'un œil qui lui donne des ailes : de bas en haut, il multiplie l'horizontale, fabrique sa géologie, poursuit mon ascension sans désir de hauteur, épaissit ma base sans idée de vertige. Il croit en la pesanteur et en la souplesse des rêves.

Je respire, les yeux fermés, le grain de la terre qui tourne, immobile sous mes poursuites piétinées ; le va-et-vient approfondit ses angles. Parfum de radis noir et de cendre fraîche.

La peau du sol frémit, couvée, plissée, élabore son tissu, baise la peau du pied qui fume à l'aise dans sa savate intermédiaire : le dialogue au-delà d'une vie (un éclair !) ouvre ses parenthèses, raccourcit ses distances. La terre me tutoie. La fosse est complice. L'horizon tourne au ras du sol.

Le minerais éclate dans mon sang qui s'agite, la caverne grignote, des écailles craquent, des racines déploient des feuilles. Les ciels mélangent leurs poussières dans l'obscurité fulgurante d'un baiser mouillé.

L'ardoise bleue me coupe l'œil (trente-six tendresses !), la taupe gonfle ma fourrure, de toutes petites poussières - argent, sel, mica - éclaboussent mes tempes...

La nuit des profondeurs est pleine de soleils. Et la terre tourne hurlante sur mes deux pieds assis.

Le pied étale mon équilibre.

Le pied est manchot et croit en la pesanteur. Terre à terre, il participe à sa propre construction.

La Main

Au bout du bras : la main. Etoile ouverte sur tous les ciels.

Végétale et animale, elle voyage entre deux eaux, entre deux faces d'une même médaille (ô règnes, bouches collées !), prête à saisir dans ses reflets ses images qui s'écrasent : mammifère nu, rose charnue, racine molle, artichaut madrépore, feuille de vigne, de fougère, d'épicéa marin...

Sa maniabilité de liane intelligente lui donne des pattes, et l'animal que d'un bond elle devient saisit l'espace qu'elle mesure, caresse et étrangle. L'air tourne fou autour de sa cage. L'air se livre au repos qu'elle décide.

Un silence en courbes, des courbes en cascades, des cascades articulées...

Habile à tenir la canne, la main est aveugle mais se soumet de loin à toutes sortes de volontés. Elle voyage à l'aise, suit des itinéraires pra-

tiques qui viennent d'ailleurs, répond à des ordres qu'elle ignore, s'aligne sur des ombres commandées à distance. La gymnastique se fait dans le soleil, dessinant scrupuleusement des intentions et des caprices.

Une erreur la fait trembler.

Les mains vont par deux en s'ignorant, et cette ignorance (le plus souvent simulée en jouant) donne au ballet qui sans cesse les entraîne - mouches blanches au plafond - la respiration mesurée d'un dialogue à une voix.

Equilibre de fluides, géométrie qui s'efface.

L'air dessiné voyage ; deux éventails le rafraîchissent.

Elles sentent battre le pouls de continents lointains, se balancer le roulis calme de grands fleuves.



Le corps enferme son volume et ses frontières. Il voyage - pierre qui roule -, se débrouille dans un air qui n'a jamais voyagé, épais dans son absence d'apparences.

La main ouvre des espaces infiniment empoignés, saisit dans l'étendue de ses prises les images successives qui nous déplacent : la rosace stroboscopique des gestes trente-six fois arrêtés étoile l'immobilité qui nous pourchasse.

La main n'a ni passé, ni avenir, ni minutes ouvertes, ni minutes fermées. Elle mord dans le présent qui s'étale à chaque instant pour mieux permettre le rapt.

Les Lignes de la Main

O petites lignes en désordre - champ bousculé de toutes les batailles - qui s'étirent, se défilent, éclaboussent leurs frémissements de palpitations au grand souffle, qui tirent leurs élans au cordeau tremblant, qui chantent, grincent, élargissent le temps, multiplient la joie pour demain, coupent court aux bavardages utiles. Maîtres chanteurs alignés en concile.

Les phalanges étroites écrasent des halètements, des courses qui germinent, caressent au chaud, dans le silence allongé de leur plaine sage, les turbulentes équations d'une fausse algèbre.

Mots très croisés à portée de la main.

Musique pour l'œil ouvert.

La transparence de ton destin est soulignée au carbone, effacée dans l'ombre du carbone. A sec. Les fils se mêlent au ciel du cri, cri distribué à plat, réparti en arrière-pensées hésitantes, effilé à longueur de longues aiguilles ; le cri chante des alléluia qui triomphent, germé dans la mousse de la main heureuse. Les lignes de la main écrivent l'histoire des surlendemain : elles s'y perdent pour mieux faire croire en la fragilité des tremplins.

Alphabet recopié à l'endroit, déchiffré à l'envers.

Géographie sans état-major, aux frontières discutées. O mes petites lignes en désordre !

L'oreille

Quinaude, tu me forces à tourner la tête.

Fraise des bois au cartilage tendre, accrochée à la broussaille du cheveu, au carrefour de la mâchoire; point d'interrogation silencieux, offert parallèlement à tous les bruits; liliacée, amaryllidacée, cruciféracée, renonculacée, papilionacée, rosacée, caryophyllacée, brillante et mate, ouverte en deux, à l'usage du doigt, du vent et du pollen.

Corbeille passive, entonnoir creusé méticuleusement dans l'ombre du soleil, réticule à caresses, à causettes - à tondre avec les dents -, aile de papillon saisi, englué dans la question, divisé sur la question.

Moelle solide. Concert cristallisé.

Feu rouge innocent.

Petit paquet suspendu à leurs bouches, vous faites mes valises. Et vous avez l'intelligente sagesse de me rappeler l'âne que je ne suis pas.

Le crâne, façonné dans son caillou rond (plus ou moins), n'a pas d'oreilles.

Les trous organisés du nez, des yeux et de la bouche suffisent à la mort. Le crâne n'entend pas, n'écoute pas (fort peu) : il participe, sourd, à la grande conspiration de la matière qui fermente ses couleurs en hurlant, dans le bouillon chaud de ses odeurs.

Vivante, l'oreille s'épanouissait sur la tempe comme un racine blanche, sortie de l'intérieur, dans l'ombre de mon indifférence.

Il y a en elles de l'abeille, du miel roux ; il y a de la taupe, de la cave tiède. En elles, l'animal guette, secrètement, affrontant les miroirs avec le même sourire intelligent, collé ou décollé, que le sourire bête de ces deux feuilles de chou que tu embrasses en riant.

Adroite à faire parler comme elle l'a entendu dire, c'est une façon de s'isoler que de donner grande importance à ses vagabondages.

L'Œil

L'œil n'a pas de souffle. Malgré les grands horizons qu'il enveloppe, qu'il caresse, les airs multipliés par l'air, malgré la poussière qui gobe sa rétine (tête d'épingle), l'aiguise, la tourne en cul de poule... Enfermé dans sa complète mappemonde, il circule sur des équateurs aplatis, fidèle à son tourniquet qui tourne sur place, à ses dénonciations qui enrichissent derrière le front des paysages désormais classés, enfar-dés, rognés, brochés, possédés.

Le petit oiseau aime sa cage...

Plus chien savant qu'aucun autre organe, il enregistre et communique. Il s'impressionne tout seul. Il ne cherche pas, gâté par le va-et-vient des poursuites, ouvert sur le monde comme un trou rond. Il lui arrive même de s'écouter parler...

Il ne sait pas faire de grimaces : il faut qu'on les lui fasse, qu'on les lui fasse faire. Mais le jeu en vaut bien les trente-six chandelles qui éclaboussent son soleil. La réalité réalisée saute à pieds joints dans son bocal en verre dépoli... La soupe est printanière... Il n'y a plus de droites (mystère insupportable de la spirale ou de l'éclair), plus d'an-gles sans molleses, sans langueur, plus de lames, plus d'aiguilles,

plus de fil, plus de plomb, plus de parallèles intransigeantes... L'étincelle gonfle son mirage, fait la noce à trois dimensions ; la poussière explose sur son mur des lamentations hurlées ; les ronds font des ronds ; la poudre d'escampette trouve son deuxième souffle ; le grain de neige moude sa farine brûlante et redécouvre la blancheur arborisée des fumées éternelles ; le brouillard ressuscite dans sa course folle et cerne les objets, tranchants sur leur ombre, et les détache enfin (sans trop y croire) de la moiteur de leur cercueil de verre...

L'œil ne fait rien, gros dans son orbite dilatée. Il se contente d'être pris au jeu des autres.

C'est sa façon d'inventer.

L'œil regarde l'œil. Traverse le miroir. L'image se caresse, arrondit l'iris qu'elle façonne, serré dans la gélatine de la cornée. Des reflets causent. Un labyrinthe se ferme dans un éclair rond.

Le regard fuit derrière l'œil fixé. La boule est vue et semble ne plus voir. Le cristal tend la main au buvard. Le trou noir de la pupille - petit anus lavé à l'eau des larmes compétentes - s'éteint comme un charbon de bois usé. Et moi je disparaîs dans mon regard qui devrait m'absorber.

Œil pour œil : court-circuit brûlant des étincelles folles.

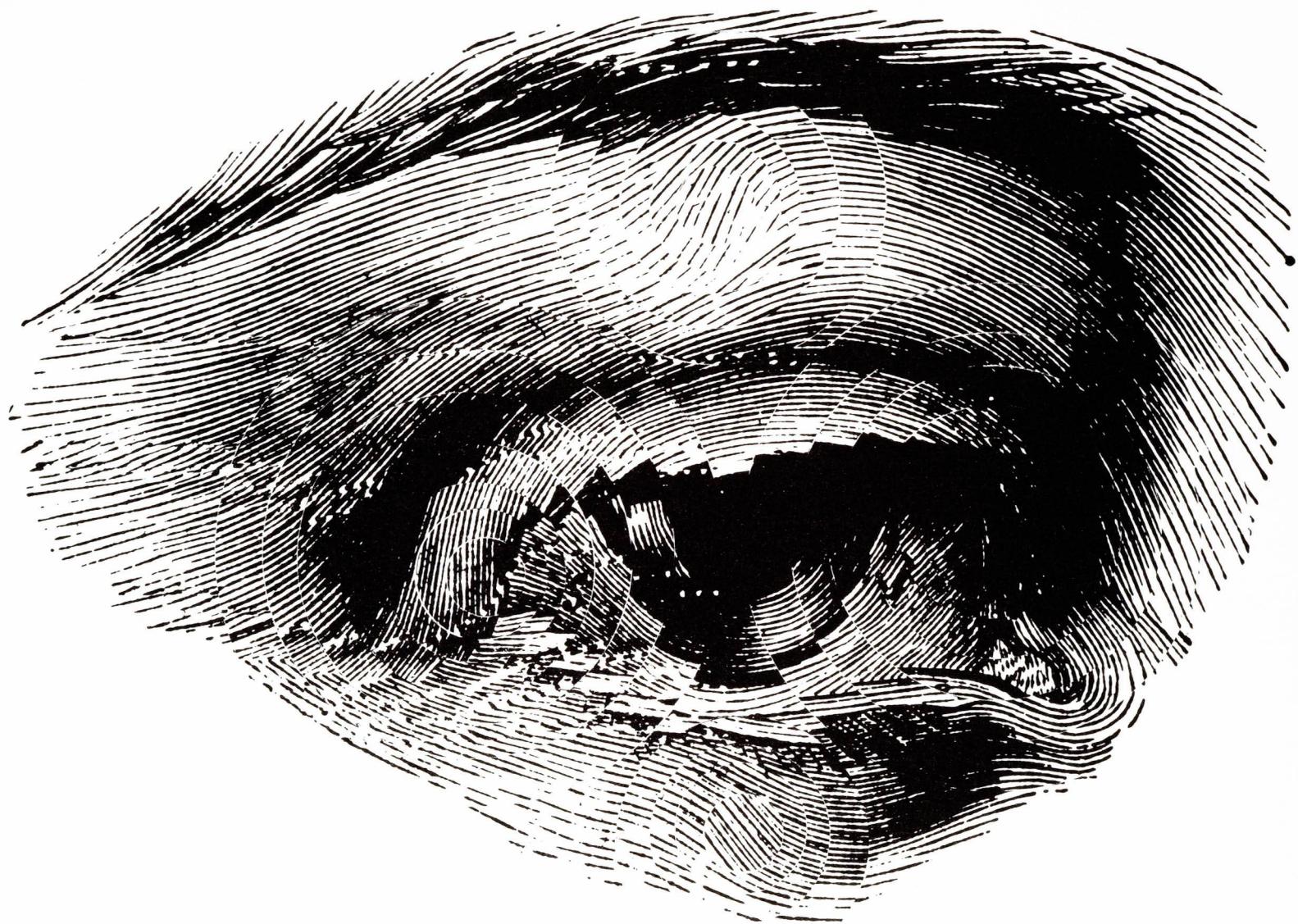
L'œil écarquille les paupières pour mieux passer la rampe. Il aime le spectacle qu'il donne, répond seul aux questions qu'il nous pose : interrogatoire devant des miroirs, surfaces répondant aux profondeurs.

L'œil tourne sur place, face à face avec l'œil : des réciprocités réchauffent des échanges ; la décalcomanie pourchasse sa magie. Les mots tirent à la ligne les images reçues. La pupille file.

Mon œil n'existe pas : n'existe que le monde qui fabrique mon œil.

L'œil imagine l'œil.

Des transparences (humeurs vitrées, aqueuses) additionnées découvrent l'image, la déballent : le caramel sucé reconnaît ses patrouilles.



Il ne faut pas sourire pour le plaisir de rire.

Le Nez

Respirer les mots - secs dans leurs sombres emballages de poussière noire - qui parlent de lui. Encre odorante.

Le regarder en face pour mieux dessiner son profil si chargé d'arrière-pensées (la membrane alertée épaissit le cartilage, divise mon souffle que j'aime sentir, partagé, écoulé sur ma lèvre du dessus).

Ses ailes ne font rien à l'affaire : la fonction est trop apparente pour ne pas nuire à la grâce.

A en parler, tu oublierais les parfums.

La Langue

Bien au chaud dans son fourré d'herbes roses, roulée dans elle-même, secrètement secrétée, absorbée, sucée, parfumée, dans l'ombre argentée d'une salive propre, la langue gonfle ses armes.

La papille multiplie ses appétits d'anémone.

Le long des murs qu'elle lèche, flamme musclée, elle se promène inlassablement, poursuivie par l'élastique rumeur, arrondie sur la pointe.

Comme un ballon très captif, elle s'épaissit ; comme une liane à plat-ventre, elle se creuse en lit mousseux, s'y coule, s'y fabrique de la tiédeur, des dimensions, des terminaisons, s'y vide ou remplit des espaces, y mord sa chique, y pompe une sève qui nourrit des impatiences.

La langue est à sa mesure - éco:chée vive par un baiser maladroit - sa-

tisfaite (irresponsable !) de ses ignorances lentement apprises. Elle est même à notre mesure.
Elle n'est peut-être pas bavarde.

Pistil gonflé, alambic charnu, girole mûre.

Il m'arrive de me mordre la langue pour le plaisir. Le plaisir de sentir résister - très fort - en souplesse le muscle dur (les dents pincent l'organe qui ne fond pas et défend ses frontières).
Plus rien ne m'appartient : des cellules serrées dans des alvéoles de ruche fraîche me bousculent... Et je sens mieux aussi la tiédeur du

sol, la sécheresse horizontale de la poussière, et la chaleur amie de ma langue qui veut causer.

Et je réapprends adroitement à parler.

La langue est muette dans son grand gramophone. Elle bat les campagnes à portée de sa niche, un peu sotte, un peu folle...

Elle repose et voyage, et chemine, et tourne sa route, farine sa route, blottit son élastique compresse contre sa rivière de dents fraîches.

Il faut aussi parler de la bouche.

Elle n'est pas un fruit ouvert comme il y paraît à première vue. La bouche louche (toujours) vers l'intérieur, affamée de sa faim. Elle consomme toujours frais, prête à coucher avec n'importe qui pour le plaisir d'un mot. Rassasiée, elle digère dehors les propos dans le vent du vent.

Vocabulaire à hauteur de la langue : voûte palatine, voile du palais, plan musculeux, espace circonscrit, isthme du gosier, arcade dentaire. Langage d'architecte.

Les Dents

Faire une dent : un peu de lait qui monte et que je suce...

La dent joue avec notre langue et notre mémoire, et ne peut échapper à sa tumultueuse légende : solide et saine, elle disparaît dans l'oubli, gommée, perd sa vie en fortifiant sa pulpe, fourbit le simple outil qu'elle devient ; moisie, rongée, tremblante, elle ressuscite dans le cri qu'elle creuse.

La dent s'accouche dans la douleur et sa vraie vie - échappée à la froide pâleur de la perle salivée - s'impose à notre gencive qui éclate. Le silex prend le mors. Ses infirmités nous imposent sa tonitruante présence que sa santé efface. Les étincelles qui arrosent sa sève éclairent sa discrétion ; ses racines ont des racines qui soulèvent notre oubli et imposent un frémissant profil.

La dent surprend au pied du mur (la carie mord !) et ne perd notre mémoire que pour mieux se rappeler à notre souvenir. Elle mérite notre ré-

veil ; notre colère a ses sourires. Sa réputation est couronnée.



Table

La Chair

Le Sang

Le Ventre

Le Cœur

La Peau

Les Poils

Les Ongles

Les Os

Le Squelette

Le Tibia

La Cuisse

Les Pieds

La Main

Les Lignes de la Main

L'oreille

L'Œil

Le Nez

La Langue

Les Dents

Exemplaire 38

Prof Bwony

André J. J. J.

Le Daily-Bul, 8, rue Paul Pastur, La Louvière, Belgique.

Justification du tirage

- 6 exemplaires sur Steinbach et Climatic, marqués de A à F, comportant huit lithographies en noir (dont quatre tirées à huit exemplaires) et quatre lithographies en trois couleurs, numérotées et signées par l'artiste. Chaque volume sous emboîtage est signé par les auteurs.

- 30 exemplaires sur Steinbach et Climatic, numérotés de I à XXX, comportant quatre lithographies en noir et quatre lithographies en trois couleurs, numérotées et signées par l'artiste. Chaque volume sous emboîtage est signé par les auteurs.

- 100 exemplaires sur Steinbach et Climatic, numérotés de 1 à 100, comportant quatre lithographies en noir et quatre lithographies en trois couleurs, chaque volume sous emboîtage est signé par les auteurs.

- 2 exemplaires hors commerce marqués des initiales A.B. et P.B.

